

Edith, Thérèse

Hervé Dumez



Quand elle naît à Breslau (aujourd'hui Wrocław), Edith est la dernière d'une famille de sept enfants. Ce jour, le 12 octobre, est celui du Kippour et l'on fêtera toujours son anniversaire lors de cette fête, bien que la date en soit variable d'une année sur l'autre. Cette coïncidence entre sa naissance et ce jour si important dans la religion juive rend cet enfant particulièrement cher. « *Ma*

mère disait parfois que chacun de ses enfants était pour elle une énigme particulière. » Dans son cas, la prémonition revêt un sens spécifique.

Edith sera surtout élevée par les aînés, et les deux petites dernières, Erna et elle, seront particulièrement proches. Le père décède en effet alors qu'elle n'a que trois ans et sa mère assume la direction de la firme familiale, un commerce de bois. Absorbée par la tâche, elle passe son temps à l'entrepôt, une bonne partie de l'année sous la neige et le gel. « *Même dans le froid le plus mordant de l'hiver, elle rentrait habituellement à la maison les mains chaudes et pouvait même réchauffer les miennes. Cela a toujours été pour moi un symbole du fait que toute la vie et la chaleur dans la maison venaient d'elle.* »

La petite fille est pleine de vie et pas toujours facile. « *Durant les premières années de ma vie, j'étais d'une pétulance de vif-argent, toujours en mouvement, débordant d'idées drôles, effrontée et fourrant partout mon grain de sel, et avec cela montrant une volonté que rien ne pouvait ébranler, piquant des colères lorsque ma volonté rencontrait un obstacle.* » Plus âgée, elle sera décrite parfois comme délicieusement méchante : elle repère les défauts des uns et des autres avec perspicacité, et ne manque pas de les faire remarquer.

Les relations entre les communautés ne sont pas mauvaises. Sa mère a été élevée dans le principe, qu'elle transmet à ses enfants, de respecter toute religion et de ne jamais dire du mal d'une autre croyance. Un ami de la famille, instituteur, enseigne à la fois à l'école juive et à l'école

publique du village. Quand le garçon d'une famille polonaise pauvre se destine à la prêtrise, il le prépare gratuitement. Des années après sa mort, sa femme sera abordée par un prêtre catholique ancien élève de son mari qui évoquera ce dernier avec ferveur. L'un des cousins d'Edith, Erich, épouse une jeune femme catholique et le couple a deux enfants. Il décède peu après et, lors de son enterrement dans le cimetière juif, son père donne le bras à sa bru, accablée de chagrin. Lorsque le rabbin eut fini les prières, que la famille eut commencé à se disperser, la jeune veuve s'agenouilla et récita à haute voix le *Notre père*. Si tout le monde en fut surpris – c'était sans doute la première fois que cette prière était dite en ce lieu –, personne n'intervint et tous en furent émus. Pour autant, la séparation existe. Alors qu'une des sœurs d'Edith s'est fiancée à un étudiant en médecine catholique, le mariage n'aura finalement pas lieu. Des pressions ont eu lieu de la part des deux familles. L'antisémitisme existe lui aussi, mais ne paraît pas alors si pesant. Edith a pris l'habitude, à la moindre remarque, de se dire juive, ce qui généralement désarme l'offenseur.

La lycéenne est belle et étincelante. Lors d'une soirée, un de ses cavaliers découvre surpris que, si elle danse très bien, elle a aussi lu le *Second Faust*. Il ignore heureusement qu'elle est militante féministe et a adhéré avec ses amies à l'association prussienne pour le droit de vote des femmes, qui regroupe surtout des socialistes. Chose encore plus rare qu'un cursus de lycéenne, elle entre à l'université, choisissant la philosophie, et quitte Breslau pour Göttingen où l'attire la réputation du plus grand philosophe de l'époque, Edmund Husserl. Elle le suit à Fribourg où elle entame sous sa direction une thèse de philosophie portant sur la notion assez nouvelle d'*Einfühlung*, l'empathie. Lui ayant remis son manuscrit, elle attend avec angoisse son évaluation, alors qu'il peste d'avoir à la lire, ce qui interrompt son travail sur la seconde partie de ses *Ideen*. Un jour qu'ils discutent à quelques étudiants devant le porche de la faculté, et que non loin de là Madame Husserl attend son mari pour rentrer avec lui, il sort et explique qu'il va rentrer avec Edith, ayant à lui parler.

« *J'ai bien avancé dans la lecture de votre thèse. Vous êtes certainement une petite fille très douée* », lui dit-il sur un ton gentiment ironique. Puis, redevenu sérieux :

« *Je me pose la question de savoir si ce travail ne pourrait pas être publié dans les Annales avec les Idées.* »

Lorsqu'ils passent sur le pont au-dessus du Dreisam, Edith se lance : on m'a dit que vous cherchiez un assistant ; pourrais-je vous aider en quoi que ce soit ?

— Vous voulez vraiment venir m'aider ?

— Oui, j'aimerais travailler avec vous !

« *Je ne sais pas qui de nous deux était le plus heureux,* » commente-t-elle.

« *Nous étions comme un jeune couple au moment des fiançailles.* »

La thèse est soutenue le 3 août 1916 avec la mention la plus haute, *summa cum laude*, comme elle l'ambitionnait. C'est la première fois qu'une femme passe une thèse de philosophie en Allemagne. Elle travaillera

pour Husserl durant deux ans, notamment pour éditer avec Heidegger (par la suite, son nom à elle disparaîtra de ce travail) les *Leçons pour une phénoménologie de la conscience intime du temps*. Puis, elle décidera de se consacrer à ses propres recherches et se battra pour passer l'*Habilitation*. Un moment, elle a envisagé le mariage avec un étudiant particulièrement brillant, détenteur à la fois d'un doctorat en médecine et d'un autre en philosophie.

C'est lors de conversations avec Max Scheler qu'elle a découvert intellectuellement la pensée chrétienne (Scheler lui-même rompra quelques années plus tard avec le catholicisme).

Revenant de Breslau pour sa soutenance, elle s'était arrêtée à Francfort. C'était la ville de Goethe. Comme tous les touristes, elle admire le Römerberg et le Hirschgraben, et entre dans la cathédrale pour la visiter. *« Pendant que nous nous tenions là dans un silence respectueux, une femme est entrée avec son panier à provisions et s'est agenouillée sur un banc pour une courte prière. C'était pour moi quelque chose de totalement nouveau. Dans les synagogues et les temples protestants que j'avais fréquentés, on ne venait que pour les services divins. Mais là, quelqu'un venait dans l'église déserte, au beau milieu de ses occupations quotidiennes, comme pour un entretien intime. Je n'ai jamais pu l'oublier. »*

Sa sœur Erna se marie en 1920 avec un jeune homme également ami intime d'Edith, Hans Biberstein, qui sans doute aurait pu épouser l'une ou l'autre des deux sœurs. En 1921, Erna accouche d'une petite Suzanne et Edith vient l'aider. En 1949, à New York où elle vit alors, Erna se souviendra : *« Une ombre est cependant venue obscurcir cette époque, par ailleurs si heureuse. Elle m'a confiée sa résolution de devenir catholique, et elle m'a demandé de commencer à préparer notre mère à cette idée. Je savais que ce serait une des tâches les plus difficiles devant lesquelles je me sois jamais trouvée. Ma mère avait certes été toujours très compréhensive et elle nous laissait à tous, ses enfants, une grande liberté en tous domaines, mais cette décision était le coup le plus dur qui pût l'atteindre, elle qui était une juive profondément croyante et qui considérait comme un reniement l'adhésion d'Edith à une autre religion. Nous aussi en avons été profondément affectés, mais nous avons tellement confiance en la conviction intime d'Edith que, le cœur lourd, nous avons accepté sa démarche après avoir tenté en vain de l'en dissuader par égard pour notre mère. »*

Madame Koebner a recueilli séparément les témoignages de la mère et de la fille. Edith lui raconta à cette époque qu'elle se levait à la fin de la nuit, descendait sans faire de bruit et refermait doucement la porte, ayant choisi d'assister à la messe de l'aube. Elle rentrait ensuite furtivement et se recouchait, attendant pour apparaître que toute la maisonnée fût levée. *« Mais plus tard sa mère me dit, avec des larmes amères, qu'elle avait toujours entendu s'ouvrir la porte de la maison, si silencieuse qu'ait pu être Edith, et qu'elle avait su que ce ne pouvait être qu'Edith et qu'elle ne pouvait être allée qu'à l'église. Jamais elle n'en a dit un mot à Edith. »* Sa mère cacha à Edith que, de sa chambre, elle l'entendait sortir à l'aurore et pleurait.



*Le violoniste,
Pekka Halonen
(1900)*

Malgré le choc ressenti par sa mère, malgré les réactions négatives de l'ensemble de la famille, elle est finalement baptisée le 1^{er} janvier 1922. Jusqu'en 1931, elle est professeure au collège Sainte-Madeleine des dominicaines de Spire, avant d'être nommée à Münster à l'institut d'études pédagogiques

En septembre 1932, elle découvre Paris, logée par Alexandre Koyré, juif russe d'origine, à l'occasion des journées que la société Thomiste a organisées autour de la phénoménologie. Elle présente en français, qu'elle maîtrise bien, ses recherches sur les relations entre la pensée de Thomas

d'Aquin, dont elle est en train de traduire la *Somme théologique* dans sa langue maternelle, et celle de Husserl. Le 14, elle visite avec Koyré et Dom Feuling le Sacré Cœur. Sur les marches de la basilique, Feuling s'amuse de les entendre, Koyré et elle, parler des philosophes juifs à Paris. Les échanges sont ponctués de « *Lui aussi est un des nôtres.* » Si un théologien catholique s'en prenait à l'*Ancien Testament*, ce qui était assez souvent de mise à l'époque, elle réagissait immédiatement.

Lorsque les nazis accèdent au pouvoir en 1933, elle est interdite d'enseignement. Un soir de carême, alors qu'elle rentre à sa pension, elle cherche sa clef sans pouvoir la retrouver. Personne pour lui ouvrir. Sur le trottoir passe un homme qui la reconnaît et qui, voyant qu'elle n'a aucune autre solution, l'invite à passer la nuit chez sa femme et lui. Le soir, ne sachant pas qu'elle est elle-même juive, il parle de ce qu'il a lu dans des journaux américains. « *Auparavant, certes, j'avais déjà entendu parler de mesures sévères contre les juifs. Mais, à ce moment-là, je perçus en un éclair que Dieu avait encore une fois posé lourdement sa main sur son peuple et que le destin de ce peuple était aussi le mien. J'étais presque soulagée d'être désormais véritablement atteinte par le sort de tous.* » Des années auparavant, à la suite de sa lecture de la vie de Thérèse d'Avila écrite par elle-même, elle avait déjà sollicité d'entrer au carmel, mais cela lui avait été refusé : son rôle d'enseignante apparaissait à l'Église trop important pour qu'elle pût se retirer. Désormais, puisqu'elle est interdite de tout enseignement, elle pense que le carmel est une façon pour elle, sans comprendre exactement comment et pourquoi, de partager le destin du peuple auquel elle appartient. Mais elle sait que ce second choc va atteindre profondément sa mère, alors âgée de quatre-vingt-quatre ans. Elle revient à Breslau pour lui en parler.

À cette époque, Else doit déménager et la grand-mère va voir s'éloigner ses petits-enfants qu'elle chérit tout particulièrement. Son bonheur est d'abord grand d'accueillir de nouveau Edith à la maison, qui lui fait raconter son histoire et celle des siens en vue d'un ouvrage qui doit être, à ses yeux, une réponse à la propagande nazie, la simple vérité sur la vie d'une famille juive. Mais il faut bien, enfin, en venir à la nouvelle dont elle sait qu'elle va atteindre au cœur la vieille dame. « *Je ne pouvais,* »

dit-elle, « *que sauter le pas dans l'obscurité de la foi. J'ai souvent pensé durant ces semaines : laquelle de nous deux va s'effondrer, ma mère ou moi ?* »

Le jour de son départ, le 12 octobre 1934, est le dernier jour de la fête de Souccot et l'anniversaire d'Edith. Elle accompagne sa mère à la synagogue. Sur le chemin du retour – la vieille dame a voulu rentrer à pied malgré son âge – celle-ci se tourne vers Edith : le sermon n'était-il pas très beau ? Si, répond sa fille. N'y a-t-il pas une façon juive d'être pieux ? Bien sûr, mais j'ai rencontré autre chose. « *La réplique arriva alors, désespérée : Pourquoi en es-tu donc venue à connaître cela ? Je ne veux rien dire contre lui. Il se peut bien qu'il ait été un homme très bon. Mais pourquoi s'est-il fait Dieu ?* »

Elles se font leurs adieux. Le train qui s'éloigne amène sœur Thérèse Bénédicte de la Croix au carmel de Cologne.

Après 1492, le grand-père de Thérèse, un homme riche et reconnu eut le choix entre quitter l'Espagne ou se convertir. Il opta pour rester et, de Tolède, s'installa à Avila. Mais dans le secret de son intérieur, il continuait de vivre selon la tradition juive. Dénoncé à l'Inquisition, il dut faire pénitence publique. Ses enfants adoptèrent la nouvelle foi. Thérèse avait de nombreux frères et sœurs, mais était la préférée de son père, petite fille de nature volontaire et fantasque. Elle entraîna son frère le plus proche dans un projet insensé : quitter la maison en cachette et se rendre au pays des Maures en espérant y subir le martyre. Les deux petits furent découverts inopinément sur une route par un oncle qui les reconnut et ramena les deux penauds. On les punit comme il se devait, et surtout celle qui avait été le cerveau de l'affaire. À douze ans, elle perdit sa mère, puis fut une adolescente belle, riche et recherchée. Elle aimait à recevoir des billets dans lesquels les jeunes gens de la bonne société d'Avila lui déclaraient leur flamme, comme elle se complaisait dans les robes de brocart scintillant que son père lui offrait, lui qui espérait que son mariage accroîtrait encore et la fortune et le statut de la famille. Renversant toutes ses attentes, elle lui déclara pourtant qu'elle se ferait religieuse. La lecture des Confessions d'Augustin, dans lesquelles elle s'était retrouvée, l'avait décidée. Son père lui déclara que, lui vivant, il lui interdisait ce dessein, mais elle passa outre. Quand je quittai la maison, dit-elle, j'eus l'impression que tous mes os se détachaient les uns des autres. Bien plus tard, son confesseur lui demanda de raconter son itinéraire et c'est cette Vie écrite par elle-même que lut Edith, qui la frappa par tant de similitudes, au point qu'elle choisit Thérèse comme nouveau nom lorsqu'elle entra elle-même au carmel.

La sœur d'Edith, Rosa, se fit également baptiser et le bruit courut que sa mère elle-même s'était convertie, ce qu'Edith démentit fermement : « *La nouvelle de la conversion de ma mère est une rumeur sans aucun fondement. Ma mère a gardé sa foi fidèlement jusqu'au bout. Je suis confiante dans le fait qu'elle a trouvé un juge très bienveillant et qu'elle est maintenant mon aide la plus fidèle pour que je parvienne moi aussi au but.* » Ce dernier était proche. Après la nuit de cristal, elle quitte en effet Cologne pour le monastère d'Echt, aux Pays-Bas : sa vie est menacée en Allemagne et

sa présence risque de mettre en péril sa communauté tout entière. Ses supérieurs ont préféré tenter de la placer à l'abri, mais de se sentir elle aussi sous la menace, sans que l'Église ne puisse lui apporter de véritable protection, lui apporte une forme de paix avec elle-même. En date du 9 juin 1939, sans bien sûr savoir ce qui peut l'attendre, elle rédige une nouvelle version de son testament : « *Dès maintenant, j'accepte la mort que Dieu m'a préparée, en pleine soumission à sa très sainte volonté et avec joie.* »

Elle avait envisagé se rendre à Rome pour y rencontrer le pape et le supplier de publier une encyclique sur la persécution des juifs d'Europe. En juillet 1942, les évêques néerlandais demandent aux prêtres, dans toutes les paroisses du pays, de lire une lettre condamnant les actes de violence et notamment ceux qui frappent la communauté juive. Par mesure de rétorsion, les nazis décident d'arrêter la centaine de juifs convertis au catholicisme présents sur le territoire néerlandais. Le 2 août, Edith et sa sœur Rosa, qui l'avait rejointe, sont arrêtées et transférées au camp de Westerbork. Le 7, elles montent dans un des premiers trains de déportation. La destination est inscrite sur les wagons – Auschwitz, mais probablement inconnue d'elles, même si Breslau n'en est distante que d'une centaine de kilomètres.

Lorsqu'elle leur avait annoncé sa décision, Hans Biberstein lui avait opposé que ce qu'elle voulait faire allait creuser davantage le fossé entre le peuple juif et elle, et précisément à un moment où leur communauté était opprimée. Sans savoir ce qu'il en serait pour elle au moment où elle écrit ces mots, elle fait état de sa pensée profonde : « *Il ne pouvait pas comprendre que, de mon point de vue, les choses apparaissaient sous un jour totalement différent.* »

Durant les deux jours que dura l'horrible voyage, elle garda sans doute sa robe de carmélite ; en réponse aux regards portés sur le scapulaire brun, il est alors probable qu'elle ait dit à ceux dont elle partageait le sort qu'elle aussi était juive ; il est tout aussi probable que, pour ce qu'on sait de son caractère, elle ait participé à organiser le wagon au mieux qu'il ait été possible et qu'elle se soit occupée de chacun, comme elle l'avait fait, infirmière durant la Grande Guerre dans un hôpital qui avait accueilli les blessés mutilés par les obus et les gaz. Le 9 août, lorsqu'ils arrivèrent enfin, ils furent sortis des wagons au milieu des cris et des aboiements des chiens. Les SS les examinèrent et ils furent triés. Certains furent rassemblés pour entrer dans ce qui apparaissait être un camp semblable à celui de Westerbork. Les autres, dont elle fit partie, furent poussés brutalement vers l'extrémité du quai. On les dépouilla de leurs vêtements et à ce moment-là, dans la nudité partagée, aucun signe visible ne les sépara plus. Puis tous entrèrent dans ce qui semblait être une douche commune ■

Références

- Stein Edith (2008) *Vie d'une famille juive (1891-1942)*, Paris, Cerf.
Thérèse D'avila (2014) *Vie écrite par elle-même*, Paris, Points.